

GISÈLE HALIMI

La liberté des libertés

Il y a l'homme. Il y a la femme. Et au-dessus, il y a... l'homme. Ou Dieu, qui, dans tous les cas, est homme.

Depuis des milliers d'années, un pôle a été soumis à l'autre, le féminin au masculin. La femme/nature à l'homme/culture, la femme/es-sence (passive, naturelle) à l'homme/existence (fort, agressif).

L'histoire est pourtant moins simple. Et d'abord double. S'il est vrai que l'identité de la femme s'est forgée en symbiose avec celle de l'homme, c'est aux dépens de la spécificité et des virtualités féminines. Dans le creuset multiple où se mêlaient social, culturel et existentiel, la parole de femme restait sans écho.

Les temps modernes ont inventé les programmes, au sens génétique du terme. La

science devint l'alibi de l'entreprise discriminatoire. On m'explique la différence (traduisez dépendance, infériorité) de ma personnalité. Pour mieux l'aplatir, on parle de complémentarité. Comment protester? Comment contredire? La science, quel pouvoir!

La science pourtant n'est pas neutre. Comme l'explique A. Michel ¹, son discours est masculin. Elle a orienté, en la truquant, la dialectique homme/femme. Et le truquage est d'importance. Car, au-delà de la « question féminine » (Cf. *La Question juive?*) on sait aujourd'hui que la science peut servir plus généralement à des fins de domination, voire de sélection ou d'élimination. Le Professeur F. Jacob avait dénoncé le danger: « Il ne peut s'agir d'utiliser la biologie pour justifier des hiérarchies de valeur posées en a priori », écrivait-il ².

L'histoire s'est faite, depuis toujours, homme. « Je suis aussi l'histoire », dit la femme. Vrai; mais jusqu'ici traduite par les valeurs, la culture et l'histoire masculines, donc totalement occultée. L'homme, à la fois auteur de mon conditionnement et observateur (ambigu) de ma trajectoire est un conteur suspect. Pourtant je ne veux ni

1. *Les femmes dans la société marchande* (P.U.F., 1979).

2. *Nouvel Observateur*, 10 septembre 1979.

faire sécession, ni céder à une quelconque phobie de l'autre. Je veux simplement me retrouver. Et comprendre comment cette histoire, irrémédiablement boiteuse, a fait éclater mon unité. Je veux simplement dessiner mon visage.

« Je suis livré(e), vraiment livré(e) à la réalité d'un miroir qui ne reflète pas mon apparence. Livré(e) à ses désirs. Je me suppose la proie. Sans hier ni lendemain », écrivait Eluard³.

Le progrès, depuis l'âge néolithique, s'est fait aux dépens de la femme. En remplaçant la houe, la charrue élimina la femme du pouvoir d'agent producteur qui était le sien. Les mariages, jadis exogamiques, permettaient aux hommes d'acquérir de nouveaux territoires de chasse. En se refermant sur lui-même, le groupe fit de la femme son instrument de multiplication. Elle fut réduite au rôle de génitrice. En même temps, la guerre remplaça les alliances conclues par les femmes qui jadis, se mariaient « ailleurs ».

Avec l'endogamie, le plus formidable enfermement de la femme était né: l'enfermement sexuel. À la femme, était assigné un destin unique, immuable : perpétuer une société sur laquelle au demeurant elle n'avait aucune prise.

3. Paul Eluard. *Les songes immobiles*.

Inexistante juridiquement, morte civilement, niée sexuellement, elle ne pouvait que procréer. C'était à la fois son pouvoir et son asservissement. Paradoxalement c'est en effet la suprématie biologique de la femme en tant que donneuse de vie qui lui valut d'être aliénée de son corps et de son droit au plaisir.

Donner la vie, donner la mort. Reproduire, continuer l'espèce. Ou décider le contraire. C'est peut-être pour nous faire payer le prix de cet immense pouvoir que l'homme décida de faire main basse sur notre corps. La culture, la religion furent ses armes privilégiées. Culture et religion, c'est tout un. Dans des pays comme la France (ou l'Italie, ou l'Espagne) fortement imprégnés des tabous judéo-chrétiens, le substrat culturel religieux est ce qui reste quand un laïc croit avoir tout oublié...

Eve, coupable de tout le malheur du monde est chassée par Dieu Elohim, Dieu l'invectivant : « Je vais multiplier tes souffrances et tes grossesses. C'est dans la souffrance que tu enfanteras des fils. Ton élan sera vers ton mari et, lui, il te dominera ⁴ ». Bande dessinée qui continue de faire recette, la métaphore littéraire, politique ou

4. Genèse : 316.

simplement quotidienne (la femme fatale, l'accouchement sans douleur, un mythe étrange?...)
l'utilisent en redites ou variantes.

Il fut d'abord décrété que la procréation était *toute* la sexualité de la femme. Son droit au plaisir n'avait aucune existence. Seul l'acte était d'amour quand un spermatozoïde fécondait un ovule. Une morale sexuelle double donc, et lourde de conséquences : l'homme tel le coq, porté par ses pulsions, allait à sa guise; la femme, privée de toute méthode contraceptive et réprimée dans l'avortement, subissait... Ainsi ne va pas la vie.

L'économie moderne — alliée objective de l'homme — décréta que le travail de la femme au service de l'homme et des enfants était une production non marchande. Vitale pour la survie du système actuel — le travail domestique ne reproduit-il pas la force de travail de l'homme? — l'activité de la mère-ménagère vaut, en terme marxiste de marché, *zéro*. Tout se passe comme si le travail domestique était, pour la femme, « une caractéristique sexuelle secondaire »⁵.

Pour durer, pour garder sa cohésion, toute oppression a besoin du consentement de sa

5. Isabel Largaia et John Dumoulin : *Towards a science of women's liberation*.

victime. On entreprit de chanter la femme — *vierge, épouse, mère*. — On voulut dorer ses enfermements; les hymnes à la procréatrice, reine du foyer, devaient normaliser la situation et empêcher la révolte. Balzac ne disait-il pas que « la femme est une esclave qu'il faut savoir mettre sur un trône »?

Tout au long des siècles, les femmes lutèrent... Elles désertèrent les chemins piégés de fleurs et de dépendances. Iconoclastes, elles firent éclater la mise en scène. Par leur lucidité, par ce besoin de s'appartenir. Le pouvoir masculin sévit. Les féministes du XIII^e siècle furent brûlées. L'Histoire les appela sorcières. Pour avoir voulu partager avec les hommes le savoir, la liberté et la connaissance. Elles furent convaincues du crime de sorcellerie : c'est-à-dire d'atteinte à la puissance virile du sexe fort. Et condamnées à mort.

Ainsi conduisit au bûcher toute mise en question du dogme selon lequel la femme n'est qu'une génitrice. L'avortement était évidemment puni de mort et les sages-femmes qui le pratiquèrent, même pour sauver la mère, furent exécutées. Peine de mort pour avortement décidèrent aussi Pétain et Hitler. Non pas pour crime d'hérésie mais parce que l'avortement devenait *objectivement acte* de résistance mul-

tiple. La femme devait servir l'Etat (en proliférant), le foyer (en assurant gratuitement des services domestiques à l'homme), l'économie (en ne concurrençant pas les demandeurs d'emploi). Les « 3 K »⁶ (église, cuisine, enfants) étaient alors un des fondements du national-socialisme et du fascisme.

Oui, mon corps m'appartient. Mais s'il m'appartient, c'est avant tout que *je suis plus qu'un corps*. C'est que je suis aussi une raison, un cœur, une liberté. Que donc je suis responsable du plus important des choix d'un être humain : donner — ou non — la vie. Cette vie qui ne devient la vie que par le désir que j'en ai. Et qui, à l'inverse, ne sera jamais la vie contre ma propre volonté. Mais un amas de cellules malignes qui — par erreur, oubli ou contrainte — proliférera dans mon corps trahi.

La polémique sur le début de la vie (et le respect qui lui est dû) n'a pas de raison d'être. La croyance religieuse donne la vie — et l'âme en prime — au zygote, c'est-à-dire à la première cellule de l'embryon. Libre à elle. Et nul n'exigera de preuve. La foi est le pari de l'angoisse, Pascal le disait déjà. Et, comme telle,

6. Kirche, Küche, Kindern.

respectable. A condition toutefois qu'elle n'engendre ni contrainte, ni anathème à l'égard des autres. Une foi n'est tolérable que si elle est tolérante.

Pour celles qui croient au ciel, pour celles qui n'y croient pas, donner la vie est la liberté des libertés, celle dont dépendent toutes les autres. Un être humain aliéné physiquement ne peut devenir adulte, donc responsable. Conquérir l'égalité, dans le travail, exister à part entière dans la vie politique, culturelle, sociale de la cité exige, pour les femmes, un préalable : s'appartenir. Toutes les luttes de libération sont vaines si les femmes restent dans un état de non-pouvoir sur leur propre corps.

Et si mon corps m'échappe, s'il décide de se dédoubler contre mon gré, contre moi-même, il me faut choisir. Et c'est moi que je choisis. Comme ultime recours contre l'échec et pour retrouver mon homogénéité vitale.

« Respecter la vie, c'est d'abord, me semble-t-il, respecter ceux qui donnent la vie et en tout premier lieu la femme qui, du fond des temps, n'a cessé d'être objet de la volonté de l'homme ou de la raison

d'Etat, et dont la liberté — et singulièrement la liberté de donner la vie — me paraît indispensable pour ouvrir à l'Humanité les chemins de *la vraie vie humaine*. »...⁷

... avait déjà dit Jean Rostand, biologiste, de l'Académie Française, témoin au procès de Bobigny en novembre 1972, où la loi sur l'avortement fut mise en accusation.

Au reste, la science peut-elle déterminer exactement le commencement de la vie dans l'embryon? Non, répond-elle modestement par la voix du professeur François Jacob, Prix Nobel de Médecine, également témoin à ce même procès de Bobigny:

« Et cela pour la bonne raison qu'il n'y a pas de solution à ce problème mal posé. Car il est bien évident, maintenant, que la vie ne commence jamais. Elle continue. Elle continue depuis trois milliards d'années. Un spermatozoïde isolé, ou un ovule n'est pas moins « vivant » qu'un œuf fécondé. Entre l'œuf et le nouveau-né qui

7. Avortement : une loi en procès. *L'affaire de Bobigny*, par CHOISIR (Gallimard/Idées, 1973).

en émergera, il n'y a pas de moment privilégié, pas d'étapes décisives conférant soudain la dignité de personne humaine. Il y a une évolution progressive, une série de failles, de réactions et de synthèses par quoi se modèle peu à peu le petit de l'homme. La personne humaine n'apparaît pas à un moment précis; pas plus que le jour qui se lève. Qui alors a qualité pour décider quand une grossesse doit être interrompue? Certainement pas le biologiste, pas plus que le médecin ou l'évêque ou le juge. Et je ne vois guère que le couple pour avoir un droit quelconque à cette décision... »⁷.

Au demeurant, la vie a-t-elle d'autre importance, d'autre incidence qu'*humaine* c'est-à-dire essentiellement, pour l'enfant comme pour l'adulte, *relationnelle* ⁸. La mère, autonome et structurée, est un être relationnel. Le fœtus ne le devient qu'hors le ventre qui le porte, en vertu d'une organisation psychique et morale.

« Ce sera donc pour cette vie-là que nous nous battons... » avait déclaré le professeur Hamburger ⁹.

7. *Avortement : une loi en procès. L'affaire de Bobigny, par CHOISIR* (Gallimard/Idées, 1973).

8. *Quand plus rien ne va de soi*, G. Mendel (Laffont 1979).

9. Congrès de morale médicale, Paris 1973.

Choisir de donner — ou non — la vie est un droit/iceberg dont les parties visibles se limitent à la contraception et à l'avortement. Mais les racines immergées remettent en question les bases mêmes de notre société patriarcale : rôles traditionnels homme/femme, division du travail, hiérarchie, croissance. Les interférences sont incontestables — et heureuses. A partir du plaisir choisi plaisir vécu, de l'interchangeabilité des rôles, de l'anachronisme d'une hiérarchie des sexes, l'homme et la femme découvrent plusieurs manières de vivre ensemble et d'être, singulièrement, femme et homme en même temps. L'alternance ou le cumul ont droit de cité.

Je ne refoule plus, je me laisse aller à l'action, à mon goût. Je prends des initiatives. Aujourd'hui, je suis masculine/féminin. Toi, tu écoutes, tu attends, tu es tendre, sans masque. Tu ne guerroies plus. Aujourd'hui tu es féminine/masculin.

Une contre-culture est en train de naître : celle des femmes.

Et elles posent des questions : que vaut une société qui exige, contrôle, légifère, condamne, se proclame libérale et se révèle incapable de leur donner les moyens de leur liberté? Une maternité choisie implique que des droits aussi

essentiels pour la mère et l'enfant que le droit au travail, le droit à la promotion, le droit aux équipements sociaux soient concrètement reconnus. Et que soit provoqué — par des mesures spécifiques — ce changement de mentalités, qui partagera, à l'extérieur comme au foyer, les tâches des couples.

Donner la vie, oui, mais à quels enfants et dans quel monde? s'entêtent-elles. La question ne sera pas posée, répondent nos natalistes frénétiques. Il faut, disent-ils, nous faire des enfants. Les yeux fixés sur la carte de France, ils égrènent une même litanie : indépendance nationale, démographie et retraites des vieux. Ils savent pourtant — les chiffres sont têtus — qu'il n'y a aucun lien direct de cause à effet entre les courbes de natalité et les lois répressives ou permissives de l'avortement. La France en est la meilleure illustration¹⁰.

Mais, hors l'hexagone, ils sont aveugles et sourds. Ils ignorent le monde de la faim, l'explosion démographique (80 millions de naissances en excédent sur les décès), le chômage universel (1 milliard de sans emploi en

10. Mouvement constant de dénatalité en France depuis le vote de la loi répressive de 1920. Cf. aussi dernières statistiques de *Population et Société*, numéro de septembre 1979.

l'an 2000) ¹¹. Le monde consacre 400 milliards de dollars pour s'armer. Dans ce même monde, 15 % des enfants meurent de malnutrition avant d'avoir atteint l'âge d'un an, faute de crédits... Le raz de marée d'une surpopulation famélique menace notre planète d'éclatement.

Des enfants, pour quoi?

La Terre, bateau ivre, ne tourne plus dans le bon sens. Et va dans la Lune au lieu de se mêler de ce qui naît et meurt chez elle. Bleue comme une orange, la terre? Plutôt rouge du sang des écoliers massacrés, lourde des corps squelettiques des affamés, noire des marées catastrophes, dure du béton-cancer.

Et l'on parle énergie, compétition économique, quelquefois concorde ou mirage... L'on me veut complice de cette psychose volontariste de la croissance, ou pion sur un échiquier de forcenés.

Complice et nécessairement victime. Car c'est bien aux dépens du travail des femmes (« accumulation de base » ¹²) que cette croissance —

11. *Quel monde laissons-nous à nos enfants?* (Unesco 1978).

12. *Le féminisme*, par A. Michel (Que sais-je? 1979).

tributaire du progrès technologique — dessine ses courbes ascendantes.

Complice et nécessairement bourreau — car c'est bien aux dépens du Tiers Monde, systématiquement pillé et économiquement subjugué, que cette croissance se nourrit.

L'arme nucléaire, à la fois, anticipe et rend dérisoires nos discours.

Donner la vie, pourquoi?

Donner la vie n'est ni un acte tricolore, ni un acte solitaire. C'est un credo dans une humanité qui, à Bangui ou à Bombay, est la mienne. Un projet qui refuse de concourir à la faillite tumultueuse de ce monde.

Je ne vois qu'une conclusion à mon propos.

*« Il ne faut promettre
Et donner la vie
Que pour la perpétuer
Comme on perpétue une rose
En l'entourant
De mains heureuses. »*

Ces vers du poète sont, depuis sa création en 1971, les Armes de CHOISIR¹³...

... et de toute femme revendiquant la première de ses libertés — donner la vie — et la plus ontologique de ses responsabilités : continuer le monde en le changeant.

13. P. Eluard. *Poésie ininterrompue* (ces vers figurent en exergue sur la carte des membres de CHOISIR).